

V

Le lendemain, je partis à l'aube avec Viggo et une douzaine de garçons de l'île pour faire le tour de l'atoll à l'intérieur du lagon. Nous devions passer la nuit sur le *motu* des tortues, de l'autre côté du lagon, à dix milles du village. Viggo bouillait d'impatience d'arriver sur l'îlot. Il craignait que la dernière poche d'œufs ait éclos avant notre arrivée. Mais il était poli et savait que je voulais examiner tous les *motu* de ce secteur: il proposa que nous passions les voir en chemin.

Il faisait un temps magnifique, le ciel était clair et un vent frais soufflait du sud-ouest. Nous allions à douze ou quatorze nœuds, selon Viggo. Il me dit que par vent fort, ce genre de pirogue pouvait aller jusqu'à seize nœuds. Ses deux fils manœuvraient la grande pagaie de gouvernail, et les autres surveillaient la voile. Quand des coups de vent nous faisaient prendre de la gîte, deux ou trois garçons sautaient sur une sorte de planche entre la coque et le balancier pour faire contrepoids. Parfois, le coup de vent était trop brusque: le balancier sortait de l'eau et retombait en claquant. J'ai pensé plusieurs fois que nous allions chavirer. D'autres garçons se serraient sur l'autre bord pour empêcher le balancier de plonger.

Nous sommes d'abord allés sur un îlot presque au centre du lagon, à six milles du village. Il n'avait pas plus de vingt pas de large; des touffes de buissons verts

et quelques vieux arbres qui servaient de perchoir aux oiseaux formaient le plus joli tableau du monde. On amena la voile, et on mit à la godille pour faire lentement le tour de l'îlot et me faire voir les murs de corail qui plongeaient dans les profondeurs du lagon. Je ne savais pas qu'il y avait tant de sortes de coraux, de formes et de couleurs fantastiques. Viggo avait une boîte dont le fond était en verre, ouverte vers le haut, qu'il posait sur l'eau et qui permettait de voir les profondeurs comme par une fenêtre. Des tubes de lumière du soleil éclairaient des ravins et des crevasses où évoluaient des milliers de poissons aussi colorés que les coraux. Vous imaginez l'effet de ce spectacle sur un campagnard du Middle West, habitué à des étangs et à des ruisseaux si boueux qu'on n'y voit plus la main qu'on y plonge à quelques centimètres sous la surface. J'aurais pu contempler ce spectacle jusqu'au soir, à travers la boîte à fond de verre. Viggo me dit que cet atoll était réputé dans le Pacifique pour ses huîtres perlières.

— Je pense que c'est pour ça que Boyle le convoitait, me dit-il. Il a amassé un beau magot avec les perles et la nacre, mais le marché s'est effondré avec la guerre.

Il demanda à deux des garçons de me faire une démonstration de plongée. Ils renouèrent leurs paréos autour de la taille, et sautèrent du bord. Pendant ce temps, Viggo attachait l'anse d'un seau à une ligne, et le laissa s'enfoncer jusqu'à ce qu'il touche le corail. Les deux garçons, accrochés au bord de la pirogue, respiraient lentement et profondément pour ventiler leurs poumons. Puis ils plongèrent. Viggo avait dévidé plus de vingt mètres de fil, mais je pouvais voir le seau et les deux formes qui descendaient vers lui entourées de poissons bigarrés. D'en haut, on aurait dit qu'ils étaient dispersés par les plongeurs, et ils filaient si vite qu'ils faisaient des traits de couleurs dans les rayons du soleil. Les garçons ramassèrent les huîtres qui abondaient là et remplirent vite le seau; puis d'une détente légère ils remontèrent vers la surface, leurs bras

serrés le long du corps, le visage tourné vers le haut. J'ai mesuré la durée de leur plongée: l'un était resté sous l'eau une minute trente-cinq, l'autre une minute quarante-huit. Viggo me dit que des plongées de plus de deux minutes étaient courantes, et que le record qu'il avait pu constater était de trois minutes. Il me dit aussi qu'il avait croisé des plongeurs qui descendaient jusqu'à cinquante mètres, mais qu'ils ne pouvaient travailler à une telle profondeur.

Nous avons ensuite fait voile jusqu'à l'autre bord du lagon, en nous arrêtant pour que je puisse examiner les *motu* le long du récif qui s'étend du nord-ouest à l'extrême sud-est de l'atoll. J'en ai compté vingt-trois, la plupart d'entre eux de moins d'un hectare. Le plus grand, couvert de cocotiers, avait environ quatre-cents mètres de long. Je vis qu'il serait assez grand, mais tout juste, pour loger les habitants du village quand il faudrait les déplacer.

On accosta à l'îlot des tortues peu avant le coucher du soleil et Viggo se précipita pour voir si les œufs avaient éclos. Il revint peu après avec un grand sourire.

— Nous sommes dans les temps. C'est pour demain, à coup sûr.

— Comment le savez-vous? demandai-je.

— Ils mettent soixante-quinze jours à éclore. Si je connais le jour de la ponte, je le note. Mais la vieille dame qui a déposé ce lot ne m'a pas prévenu à l'avance. Les bernard-l'ermite commencent à se rassembler, et c'est un signe certain qu'il n'y en a pas pour longtemps.

C'était le genre d'île dont rêve un enfant sans trop croire à son existence. La plage qui donnait sur le lagon était de pur sable de corail, légèrement doré par la lumière du couchant et marqué d'empreintes d'oiseaux et de traînées sinueuses de bernard-l'ermite. Du côté de l'océan, le récif était à une cinquantaine de mètres, séparé par des grandes flaques d'eau qui reflétaient le ciel du soir. D'anciennes tempêtes avaient amoncelé sur le rivage des fragments de coraux arrachés au récif qui formaient

comme un rempart. Assis sur ce rempart, Viggo et moi regardions les garçons prendre des poissons au harpon; deux d'entre eux étaient partis sur le *motu* contigu à celui-ci pour ramasser des œufs d'oiseaux.

L'îlot aux oiseaux était fascinant à cette heure du soir. À une grande hauteur, des frégates patrouillaient seules ou en escadrilles, attendant le retour de pêche des courageux travailleurs de la mer. Les fous de Bassan sont leurs victimes favorites. Quand les frégates en voient une demi-douzaine revenir de l'eau, elles fondent sur eux avec une vitesse à rendre jaloux Jimmy Doolittle⁷. Les fous de Bassan sont excellents en vol, mais les frégates aussi et elles sont plus combatives. Les fous de Bassan sont des Daladier et des Chamberlain⁸ à plumes: des pacifistes obstinés. Attaqués, ils poussent des cris en dégorgeant les petits poissons qu'ils espéraient rapporter à leur progéniture. Les frégates s'en emparent en plein vol.

Après avoir dîné de poissons grillés et d'œufs rôtis, nous sommes allés voir, Viggo et moi, l'endroit où la tortue avait pondu ses œufs, un petit monticule que je n'aurais pas remarqué s'il ne me l'avait pas montré. Deux ou trois douzaines de bernard-l'ermite s'étaient réunis là, comme pour attendre quelque chose. Ces crabes sont de petites créatures qui se logent, comme vous le savez, dans des coquilles d'escargot abandonnées. Les adultes habitent des coquilles de la taille d'un poing. Ils rentrèrent tous dans leurs coquilles à notre approche. Viggo les rassembla et les jeta à bonne distance.

— Cela ne leur fait pas de mal, dit-il. J'aime bien les bernard-l'ermite. Ce sont des créatures en général inoffensives, qui se nourrissent de noix de pandanus et autres

7. Pionnier de l'aviation, Jimmy Doolittle fut un héros de la seconde guerre mondiale sur le front japonais.

8. Daladier, pour la France, et Chamberlain, pour le Royaume-Uni, négocièrent en 1938 les regrettables accords de Munich qui, en retardant la déclaration de guerre, ont permis à Hitler de gagner du temps.

bricoles. Mais ils ne peuvent résister aux bébés tortues. Et ils savent très bien quand les œufs vont éclore; ils doivent le sentir. Ils sont toujours à l'affût peu avant qu'ils sortent de leur coquille.

Nous nous sommes assis de manière à avoir vue sur l'îlot des oiseaux. Des milliers d'entre eux tournoyaient paresseusement dans la lumière du crépuscule. Ils semblaient aimer la tombée du jour autant que les hommes. Après un long moment de silence, Viggo me dit:

— Il faudrait que vous veniez en décembre, M. Dodd, pour voir les grosses tortues venir pondre sur le rivage.

— Il y en a beaucoup?

— Pas autant qu'autrefois; elles se font chaque année plus rares. Elles ont la vie dure, comme les baleines. Vous savez ce qui arrive aux baleines? Leur dernier refuge était dans l'Antarctique. Les Japs et les Norvégiens les ont quasiment éliminées avec leurs gros bateaux et leurs méthodes modernes de chasse. Cette guerre aura eu au moins le mérite d'avoir arrêté ce massacre, pour quelque temps du moins.

— On chasse la tortue de mer pour sa chair?

— Oui, mais pas trop dans ce coin du Pacifique. Leur problème est qu'il y a bien peu d'endroits aujourd'hui où elles peuvent pondre. Ce *motu* en est un, et j'y veille. J'apprécie autant que les gens d'ici un bon steak de tortue, mais j'ai découvert qu'il est cent fois plus intéressant de les regarder que de les manger. Elles commencent à venir en octobre, mais novembre et décembre sont les grands mois. J'ai vu jusqu'à trois énormes tortues venir sur le rivage la même nuit.

— Elles ne craignent pas d'être vues?

Il ne semblait pas m'avoir entendu.

— Pardon, vous disiez?

— Les tortues n'ont pas peur d'être vues?

— Je pensais au sentiment étrange de se trouver face à face avec une grosse tortue la nuit, dans un lieu aussi

solitaire. Certaines d'entre elles sont vraiment énormes : elles peuvent peser plus de deux cents kilos et paraissent aussi vieilles que le temps. Non, je ne dirais pas qu'elles ont peur, mais je fais très attention à ne pas les troubler. Une fois qu'une tortue commence à creuser son trou pour pondre, elle ne s'arrête plus. J'en ai regardé par des nuits de clair de lune. On peut s'asseoir à trois pas, en pleine vue, et elles ne font pas plus attention à vous qu'à un buisson. Par nuit noire, il m'arrive d'allumer une lanterne près de l'une d'elles. Quand elle voit la lumière, elle s'arrête un moment et tourne lentement la tête vers moi : c'est alors que monte en moi ce sentiment étrange dont je vous parlais. Je ne sais pas comment le décrire ? C'est... c'est... je ne sais ce que c'est. On a envie de se lever doucement et de s'éclipser. On sait qu'il ne faut pas regarder.

« Mais si on reste, elle vous oublie et reprend son travail, creusant avec ses nageoires postérieures, l'une après l'autre. Elle creuse un trou aussi profond qu'elle le peut, d'environ cinquante centimètres, puis elle pond jusqu'à deux cents œufs, parfois plus. Elle remplit le trou de sable avec ses nageoires postérieures et le tasse de son poids, jusqu'à le niveler. Puis elle utilise ses nageoires antérieures pour disperser du sable et des cailloux en tous sens. Je pense que son idée est d'essayer de dissimuler le lieu de ponte, mais elle oublie la trace qu'elle a faite pour venir et celle qu'elle va laisser en retournant à l'eau.

Viggo se tut et resta si longtemps silencieux que je dus reprendre :

— Et alors ?

— M. Dodd, cela vaudrait la peine que vous reveniez voir tout cela par vous-même du début à la fin. Vraiment. Le moment le plus émouvant, je ne sais pourquoi, c'est quand la vieille tortue se repose un peu avant de regagner la mer. Après les avoir tant étudiées, je finis par croire que les tortues ont une espèce de triste sagesse. Cela peut se comprendre si vous pensez au grand âge qu'elles peuvent

atteindre. Elles sont habituées au malheur, surtout en ce qui concerne leur progéniture.

« Car c'est tragique. Sur les deux ou trois cents bébés tortues qui éclosent, à peine une douzaine survivront aux mille dangers qui les guettent tant qu'ils sont jeunes et sans défense. Quand elle se repose à côté du trou qu'elle a rempli d'œufs, on dirait qu'elle songe tristement à l'avenir. La tortue a une respiration assez rauque. Elle laisse soudain échapper un grand soupir qui vous fait sursauter. On dirait qu'elle pense : « Je sais ce qui va arriver, mais je n'y peux rien. » Puis, sans même un regard dans votre direction, elle redescend lentement vers la mer.

— Les bébés tortues ont donc tant d'ennemis ?

— Des ennemis ? Ils n'ont que ça ! Vous le verrez peut-être vous-même. Si vous vous souvenez qu'une mère pond deux fois par an, soit environ quatre ou cinq cents œufs et combien peu arrivent à l'âge adulte, oui, vous pouvez voir là un vrai combat pour la vie. Et si les hommes continuent à s'emparer des moindres bancs de sable du Pacifique, comme ils le font à présent, cela sera la fin des tortues marines.

Je ne sais ce qui me poussa alors à parler. Un sentiment de culpabilité, sans doute, et le désir de m'en délivrer par une confession complète. Je rassemblai mon courage et j'expliquai à Viggo le but de ma mission, et ce que sa transformation en base militaire et navale signifiait pour l'atoll. Je ne tentai même pas d'amortir le choc. Quand j'eus fini, il savait tout de la désastreuse vérité. Il m'écouta en silence, et le silence qui suivit était le seul commentaire possible.

Il finit par murmurer à voix basse « Oh ! mon Dieu... mon Dieu... mon Dieu ! »

On ne peut croire combien cette simple exclamation contenait d'angoisse de cœur et d'esprit. Je parvins à lui dire que jamais de ma vie je n'avais reçu de mission si détestable, sans en tirer la moindre consolation.

— Est-ce que... est-ce que mon île aux tortues est condamnée?

— Je ne sais pas, mais il faut vous y préparer. Le cargo qui arrive amènera un ingénieur de marine qui décidera où les installations devront être implantées. Il y aura des batteries anti-aériennes sur différents îlots du lagon, c'est certain. Ce *motu* en sera peut-être un... Comment les gens vont-ils réagir quand ils connaîtront la vérité entière?

— Ce sera dur pour les plus vieux.

— Pourrez-vous leur faire comprendre qu'on n'a pas le choix? Pourrez-vous leur expliquer ce pourquoi les Alliés combattent, et combien leur sécurité ici est menacée?

— Oui, peut-être, mais...

— Mais quoi?

— Vous devez garder à l'esprit, M. Dodd, à quel point ils sont ici coupés du monde. Le seul livre qu'ils aient dans leur langue est la Bible. Ils la connaissent d'un bout à l'autre, mieux que la plupart des Occidentaux, mais c'est leur seule lecture. Vous ne devez pas vous attendre à ce qu'ils aient une notion précise de la guerre et du monde extérieur. Je leur ai montré parfois des photos de grandes villes, de chemins de fer, de gratte-ciels, et de choses de cette sorte. Ça ne les intéresse pas beaucoup. C'est trop éloigné de leur mode de vie. Vous êtes sûrs qu'ils vont vous demander «Où est le lagon? Où sont les récifs?» J'ai renoncé à leur expliquer ce qu'est un continent.

«Et puis, il y a autre chose. L'amour qu'ils ont de leur île est enraciné profondément. Ils aiment chaque morceau de terrain, chaque *motu*, aussi petit soit-il. Si vous viviez sur cette île et si vous connaissiez ses habitants, vous mesureriez la force de cet amour.

— Oui, je peux comprendre.

— Eh bien, quand ils vont savoir ce qui va se passer, ils vont me poser des questions auxquelles il me sera bien dur de répondre. Ils me diront: «Viggo, toi et le père Vincent vous nous avez dit ce que les Allemands et les Japonais

feraient à nos îles s'ils venaient ici. Mais alors, que font les Alliés nos amis? Comment allons-nous vivre?» Et que pourrai-je leur répondre, M. Dodd? Ce ne sera pas une question facile: comment leur expliquer?

Je ne voyais pas comment l'aider, ni même qu'on puisse expliquer les choses.

— Je suis moins inquiet pour les jeunes, ajouta-t-il. Ils vont être si intéressés par ce qui va suivre l'arrivée du cargo, qu'ils ne penseront à rien d'autre. Mais ça va être un choc terrible pour les plus vieux. Et puis, il y a le père Vincent, et les Lehmann. Vous croyez qu'il n'y a pas moyen de sauver l'église et le jardin?

— Non, les deux doivent disparaître. Quant aux Lehmann...

Je n'achevai pas. Je repensais aux mots du vieux Boyle: «Quand je les ai envoyés là-bas, je pensais prendre enfin un bon tournant dans ma vie. Mais c'était sans doute trop tard pour recommencer à zéro.» Je pensais à la cruelle ironie du sort qui s'attachait aux Lehmann. Où trouveraient-ils un autre refuge qu'ici sur cette planète déchirée? Mais j'avais compris le soir de notre rencontre qu'ils prendraient ce mauvais pas avec le stoïcisme qu'on acquiert par les épreuves.

— Quand sont-ils arrivés ici? demandai-je.

— Les Lehmann? Il y a huit mois, en juillet de l'année dernière.

— Ils auront vécu ces huit mois, au moins.

— Oui.

Il était assis, le menton dans les mains, les coudes sur les genoux, à regarder le sentier de gloire que traçait sur le lagon la lune qui descendait à l'ouest. Puis il dit soudain:

— M. Dodd, voici ce que je suggère. Dans une semaine, les gens du village vont organiser un *himene*. C'est une cérémonie au cours de laquelle ils chantent leurs anciens chants, transmis de génération en génération. Je crois que cela vous plaira de les entendre.

— J'en suis sûr.

— Je ne leur dirai rien jusqu'à ce qu'elle soit terminée. Je leur parlerai après les chants. Ils seront tous réunis.

— Bien, c'est une bonne idée.

La lune était couchée quand nous sommes revenus au campement. Les fils de Viggo et les autres garçons avaient déployé sur le sol la voile de la pirogue pour y dormir. Viggo avait apporté pour nous des nattes et des oreillers. À notre arrivée au camp, je fus surpris de trouver les garçons en prière. Tous ces jeunes gens y prenaient part sans le moindre embarras. Ils répétaient des prières de l'Église catholique, d'un ton plein de conviction. La solitude du lieu, entouré de l'océan désert et sous l'immense voûte étoilée du ciel, conférait une solennité particulière à ce court service du soir. Je sentais que prier avait du sens pour ces hommes, que c'était une part nécessaire de leur vie quotidienne.

Je ne pouvais trouver le sommeil. Nous ne parlions plus, mais je savais que Viggo était aussi réveillé que moi. Enfin j'entendis sa respiration devenir régulière, interrompue de quelques ronflements. J'étais couché sur le dos, à regarder les étoiles. Sous ces latitudes, l'absence d'éclairage humain, de poussière ou de fumée permet de voir la Voie lactée dans toute sa splendeur. Je ne l'avais jamais vue vraiment, mais les citadins du nord que nous sommes peuvent-ils avoir une chance de la voir? Juste à côté de la Croix du sud, il y a cette zone noire, si mal nommée le Sac à charbon, qui ouvre sur l'ancienne nuit de l'éternité.

Je croyais entendre un chœur de voix moqueuses – les Esprits ironiques de Thomas Hardy dans *Les Dynastes* – disant depuis le vide de l'espace :

*Fourre tous tes soucis dans le vieux Sac à charbon
Et souris, souris, souris.*

Il me manquait le sentiment du cosmique pour sourire. Les tourments des hommes ont trop d'importance pour moi, et je ne fus pas consolé.